Document generated on 04/25/2024 1:17 p.m.

Séquences : la revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau

Au Québec, nous n'avons eu que des révolutions trop tranquilles

Pierre Pageau

Number 305, December 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/84720ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Pageau, P. (2016). Review of [Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau : au Québec, nous n'avons eu que des révolutions trop tranquilles]. *Séquences : la revue de cinéma*, (305), 10–11.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau

Au Québec, nous n'avons eu que des révolutions trop tranquilles

*En 2011 le film **Laurentie**, de Mathieu Denis et Simon Lavoie, est apparu comme un « objet cinématographique non identifié ». **Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau** est clairement une sorte de **Laurentie «** Prise 2 » et aussi, un objet filmique rare. Les deux auteurs ont repris et prolongé le questionnement amorcé en 2011, mais avec beaucoup plus d'amplitude cinématographique.*

PIERRE PAGEAU

Laurentie avait de nombreux ingrédients qui le rendaient très provocateur, susceptible de susciter de nombreux débats, ce qui ne fut pas le cas, à l'image d'un Québec amorphe. Ce nouveau film, ***Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau***, va-t-il réussir ce pari et vraiment susciter des débats ? Le personnage principal de ***Laurentie*** se présentait ainsi : « Je suis Louis Després, j'ai 28 ans. Je ne sais pas qui je suis. » On avait bien l'impression de retrouver un ***Chat dans le sac*** de l'an 2000, qui dépeignait un jeune profondément affecté par le sort de sa société. Le film valait par son contenu, mais aussi, autant sinon plus, par ses choix formels, comme ses 27 longs plans-séquences. Ce genre de choix formel est encore bien visible dans ***Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau.***

Il s'agit d'un film complexe, avec une grande variété d'ingrédients : de vraies archives (visuelles ou audio),des citations littéraires, du récitatif, différents cadrages, des choix musicaux inédits et percutants, de la chorégraphie, etc. Il fallait cela pour correspondre au projet démentiel de peindre encore une fois une société en manque de repères. Au cœur du projet se trouvent les révoltés (expression de Claude du ***Chat dans le sac***) de 2012 qui s'insurgent contre la hausse envisagée des frais de scolarité. Les réalisateurs tournent leur attention sur une cellule de quatre personnages encore plus révoltés et prêts à poser des gestes révolutionnaires. Ils envisagent des formes de terrorisme pour faire passer leur message. Ce faisant, ce film ne peut que nous rappeler ***Corbo*** (de Mathieu Denis, 2015), dans lequel une action terroriste, comme lancer des bombes, cause des morts, ce qui

Photo : Une cellule de quatre personnages prêts à poser des gestes révolutionnaires

entraîne le groupe à s'interroger sur ses actes. Leur radicalisation va les mener à des formes d'autoflagellation.

En 2011, le projet initial de Mathieu et de Simon avec ***Laurentie*** était bien de réaliser un film choral à quatre personnages, et qui aurait une durée d'au moins trois heures. Ils ne purent le faire; cette fois-ci, ils le font. Mais, contrairement à ***Laurentie***, où nous pouvions avoir l'impression que les cinéastes ne s'intéressaient qu'au personnage principal, les autres n'étant que des accessoires, les quatre personnages de leur dernière production existent et la thèse présentée est d'autant plus réelle, plausible. Et, contrairement à ***Laurentie*** qui témoigne d'un certain simplisme idéologique (dans l'opposition entre francophones et anglophones), ce schématisme a disparu. Les auteurs conservent cependant le même grand questionnement sur les possibilités et les limites de l'idéalisme politique, en particulier au Québec.

Ce film peut nous rappeler ***La Commune*** (***Paris, 1871***), de Peter Watkins (sorti en 2000). Il s'agit d'œuvres militantes qui veulent peindre une révolte populaire, avec ses ambitions, ses rêves, mais aussi sa faillite. Les événements de la Commune témoignent d'une révolution à moitié entamée et qui s'écrase comme un « château de cartes ». Mais, là où le traitement filmique de Watkins est tout entier sous le signe du cinéma direct (ou sa recréation), celui de nos deux réalisateurs québécois est sous le signe du lyrisme. La bande sonore, extrêmement complexe et diversifiée, intensifie ce lyrisme, cette poésie du quotidien. Son utilisation massive, de citations littéraires à l'écran également, emprunte au style des films politiques de Jean-Luc Godard (***La Chinoise***, 1968, en particulier). Sans parler des cadrages larges, style CinemaScope, qui ouvrent l'espace et peuvent laisser les personnages exister pleinement. Pour le travail visuel, les réalisateurs ont réquisitionné le même directeur photo que pour ***Laurentie***, Nicolas Canniccionni. Ses talents, aussi bien pour la caméra mobile que pour des plans d'une plastique très soignée, sont indéniables. Canniccionni filme de la nudité et un certain érotisme dévoyé, éléments déjà présents dans ***Laurentie.*** L'image et le cadrage sont frontaux, sans fausse pudeur, mais les réalisateurs évitent toute forme de pornographie. La présence et les chorégraphies de Gabrielle, une vraie transsexuelle (Klas Batalo dans le film) pourraient en choquer quelques-uns, mais la beauté domine. Ce directeur photo, photographe à la base a une manière plastique de filmer les corps, ce qui se remarque en particulier dans le dernier segment, alors que les quatre corps n'en forment plus qu'un. Sur le plan du montage, je mentionnerais un raccord particulier qui place à la suite la procession de la Fête-Dieu des années 50 avec la manifestation des jeunes du Printemps érable. Pour les auteurs, il s'agit de montrer qu'il existait un monde communautaire à l'époque (grâce à la religion), qu'on a perdu; or avec le Printemps érable, bien que maltraités violemment par la police, les jeunes se sentaient solidaires. Ils retrouvaient, au moins ponctuellement, cet esprit communautaire. Les jeunes communiaient ensemble, se reconnaissaient dans le groupe.

Une citation d'Hubert Aquin venait clore ***Laurentie***: « céder à l'inertie comme on cède à une fascination » (tiré du roman *Prochain épisode*). Dans la dernière production des réalisateurs s'insèrent des segments d'une entrevue avec Aquin, et ses pensées aident à construire le propos des cinéastes: Aquin, devant le caractère inachevé de notre nation, voyait le suicide comme une tentation permanente (suicide individuel, social ou culturel). Cette tentation est latente dans le film. En dernière analyse, on peut se demander si ce film est le reflet du Québec? Du Québec actuel? Ou, s'il n'est que la visualisation d'une fantasmatique des auteurs!? ***Ceux qui font les révolutions à moitié ne font que se creuser un tombeau***, tout comme ***Laurentie***, se présente comme un film sur nos défaites, nos échecs et sur la colère. Les événements du Printemps érable avaient suscité des espoirs, vite éteints. La colère est bien là, et l'autoflagellation des personnages doit être vue comme une forme de réveil, réveil du corps, et, espérons-le, de l'esprit.

Dans la somnolence d'une société trop tranquille, nous avons besoin de sonneurs d'alarme comme Mathieu Denis et Simon Lavoie.

★★★½

■ **Origine:** Québec – **Année:** 2016 – **Durée:** 183 minutes – **Réal.:** Mathieu Denis, Simon Lavoie – **Scén.:** Mathieu Denis, Simon Lavoie – **Images:** Nicolas Canniccionni – **Mont.:** Mathieu Denis, Simon Lavoie – **Mus.:** Artistes variés – **Son:** François Grenon, Patrice Leblanc, Clovis Gouaillier – **Dir. Art.:** Éric Barbeau – **Int.:** Charlotte Aubin (Giutiza), Laurent Bélanger (Tumulto), Emmanuelle Lussier-Martinez (Ordine Nuovo), Gabrielle Tremblay (Klas Batalo) – **Prod.:** Hany Ouichou, Art & Essai. – **Dist. / Contact:** K-Films Amérique.

Une manière plastique de filmer les corps